

DES DIEUX DE LUMIÈRE

Guy Samama

Comme l'été provençal, Camus connaît une belle vieillesse. Peut-être parce qu'il n'a jamais quitté l'innocence de l'enfance.

Par un étrange comportement, la nature nous offre en automne ses plus beaux fruits ; trois fruits mûris lentement au soleil entre 1941 et 1959 tombent du ciel aujourd'hui. C'est le temps de la moisson, celui de la savouration.

Viennent s'y adjoindre : un volumineux *Cabier de l'Herne* de 376 pages, dirigé par Raymond Gay-Crosier et Agnès Spiquel-Courdille, ainsi qu'un très beau catalogue *Albert Camus, de Tipasa à Lourmarin*, accompagnant une exposition à Lourmarin pour le Centenaire de sa naissance. Ce catalogue a été conçu par deux courageux libraires du Livre ancien et de la bibliophilie à Orléans, Hervé et Eva Valentin. Ils ont pu réunir près de deux cents pièces, dont de nombreuses proviennent de collections privées : manuscrits, lettres, rares éditions luxueuses porteuses de dédicaces ; une photographie de Nietzsche qui fut un objet d'échange avec René Char¹ ; un exemplaire du *Gai Savoir* annoté et souligné par Camus ; un exemplaire de la revue *Caliban* dirigée alors par Jean Daniel dont le titre rappelait celui d'un livre de Jean Guéhenno *Caliban parle* (1928), et qui a commencé à paraître en janvier 1947 – exemplaire comprenant le texte de Camus « La démocratie, exercice de modestie » (n° 21 de novembre 1948) – ; des photographies de Camus avec ses amis, ou de mises en scène. Cette exposition mériterait d'être vue par des Parisiens, comme l'a réclamé Jean Daniel au Maire de Paris².

1 – Albert Camus, René Char, *Correspondance 1946-1959*, édition établie, présentée et annotée par Franck Planeille, éd. Gallimard, Paris, 2007, lettre de René Char du 13 mars 1957, p. 158 : « J'ai votre photo de Nietzsche à vous rendre [...] À l'occasion, faites-la rephotographier pour que je la place dans les archives secrètes de mon cœur [...] »

2 – Jean Daniel, Éditorial « Patte blanche », *Le Nouvel Observateur*, n° 2550, du 18 au 25 septembre 2013, p. 5 « Camus à Paris ! ».

Ces fruits sont géants, antédiluviens : en priorité, trois correspondances, avec Francis Ponge, Louis Guilloux, Roger Martin du Gard. Elles paraissent simultanément chez Gallimard. S'il fallait établir un ordre hiérarchique dans la proximité entre deux hommes qui se font épistoliers, ce serait d'abord la relation entre 1945 et 1959 avec Louis Guilloux, l'homme qui a emmené Camus au cimetière Saint-Michel à Saint-Brieuc sur la tombe de son père, Lucien Camus tombé le 11 octobre 1914 des suites d'une blessure pendant la bataille de la Marne. Comme lui, il a connu le *Pain des rêves*, la pauvreté et le bonheur, « le paradis de l'enfance ». Ce serait, ensuite, celle avec Roger Martin du Gard (1944-1958) ; enfin, celle avec Francis Ponge (1941-1957).

Un point commun entre les trois : Camus, Albert, s'adresse à des aînés.

Mais la première révèle une intimité dans la fraternité, une complicité dans la défense des valeurs de la pauvreté, un accord avec la douleur du monde : « que le plus grand des coupables garde un rapport avec l'humain³ ». Témoigne de cette connivence fraternelle entre un Méditerranéen et un Briochin le passage du « vous » au « tu », à la demande de Guilloux, au milieu d'une lettre de Camus du 24 octobre 1946 au sujet de Georges Palante, ce professeur de philosophie anarchiste, de *sensibilité individualiste*, qui eut Jean Grenier pour élève au lycée de Saint-Brieuc, et s'est suicidé le 5 août 1925⁴. Saluons l'impressionnant *travail* éditorial, à la fois de précision et d'élégance juste, réalisé par Agnès Spiquel-Courdille.

La deuxième marque la distance de l'admiration et du respect, l'engagement public et politique pour la paix et pour la liberté dans le monde (amusant jeu des pétitions où les signatures sont alternativement acceptées par l'un, refusées par l'autre, acceptées en commun), les ennuis de santé et les conseils de l'aîné pour la tenue à tenir – morale et vestimentaire – lors de la remise du Prix Nobel à

3 – *Carnets*, O. C., éd. Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, II, p. 1075.

4 – Albert Camus, Louis Guilloux, *Correspondance, 1945-1959*, édition établie, présentée et annotée par Agnès Spiquel-Courdille, Paris, éd. Gallimard, sept. 2013.

un début d'amitié, et un passage tardif le 29 décembre 1943 au tutoiement⁷. Cette amitié est si périssable qu'elle s'endort pour finir par s'éteindre. Dès le départ, elle était chargée de trop nombreuses différences. Ponge est du côté de *La Rage de l'expression* et des *objets*, Camus du côté des *idées* et des *hommes*. La question de la place de l'homme dans les écrits de Ponge est au cœur de son dialogue avec Camus. Cette chasse de l'expression conduit Ponge à « un humanisme intolérant (au bon sens) et à un relativisme passionné »⁸. À l'inverse, chez Camus, la source de la réflexion est dans la sensibilité et dans l'émotion.

Les différences deviennent des divergences quand Ponge pose à Camus la question de ses rapports « profonds » avec les catholiques. Elles sont explicites dans leur position respective par rapport au catholicisme et à sa philosophie⁹. Ponge qualifie les catholiques d'« étouffeurs », d'« éteigneurs » en leur prêtant des intentions méprisables d'exploitation, alors que Camus les respecte.

Ce qui accentue encore la distance, c'est que leur relation, alternant le « tu » et le « vous », a commencé par être indirecte : elle passa par des intermédiaires, Jean Paulhan, Michel Pontremoli, René Leynaud ; au premier rang, Pascal Pia.

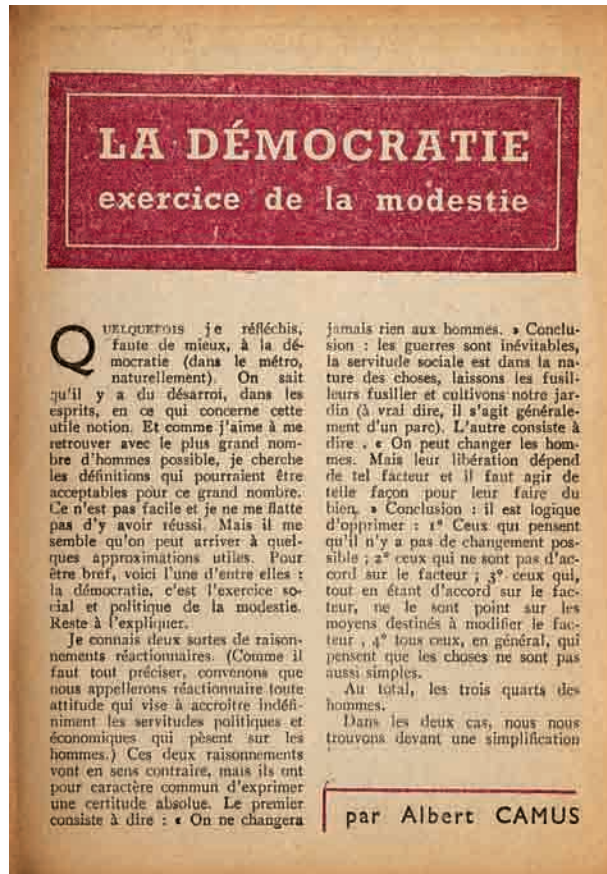
Les livres entrèrent en contact avant que se rencontrèrent les hommes.

Le 11 mai 1949, Camus écrivait à Louis Guilloux : « Tout ce que je fais est contre, contre quelqu'un, contre quelque chose ou contre moi-même. Mon bon maître vient de trouver une formule qui m'a fait rêver : " Je n'ai jamais pu faire coïncider ce que je croyais être la vérité avec ce qui m'aidait à vivre ". Qu'en dis-tu ? Peut-on

7 – Albert Camus, Francis Ponge, *Correspondance, 1941-1957*, édition établie, présentée et annotée par Jean-Marie Gleize, Paris, éd. Gallimard, sept. 2013, p. 108.

8 – *Ibid.*, p. 38.

9 – *Ibid.*, voir pp. 83-89 la lettre de Ponge du 12 septembre 1943, et la réponse de Camus du 20 septembre pp. 90-96.



*Reproduction du texte de Camus « La démocratie, exercice de la modestie. »
Avec l'autorisation spéciale de Jean Daniel.*

aller plus loin¹⁰ ? » Si ces mots de Jean Grenier font rêver Camus, c'est parce qu'ils le font rêver sur lui-même. Toujours déchiré intérieurement, et pas seulement par rapport au drame algérien, il sait que dans cet écart-là il lui faut tenir l'équilibre. Dans cette déme-

10 – Albert Camus, Louis Guilloux, *Correspondance 1945-1959*, Paris, éd. Gallimard, lettre d'Albert Camus du 11 mai 1949, p. 119.

sure, il lui faut trouver la mesure. Dans ce combat *contre* lui-même, il doit trouver l'harmonie.

Sur fond de mélancolie, d'amertume révoltée, se découpent et se détachent des *dieux de lumière* : le soleil, le bonheur, la beauté, la fraternité, l'amour, la terre algérienne, d'une Algérie française *et* algérienne, égalitaire, plurielle.

Voilà ce qui l'aidait à vivre.

Son goût pour le tragique, c'est-à-dire pour la non conciliation des contraires – rien de moins dialectique, de moins hégélien : chacun dans son Royaume, Antigone et Créon ont raison tous les deux – se nourrit d'une détestation de la haine, autre nom de l'idéologie.

Nous ne pouvons pas relire sans trembler d'émotion ces pages où Camus décrit l'œuvre de Roger Martin du Gard, notamment *Jean Barois* et *Les Thibault*¹¹. En réalité, à travers l'Antoine des *Thibault*, et même un peu à travers Jacques, c'est lui-même qu'il dépeint. Parlant de Jacques : « Quoi de plus facile que de passer de la révolte personnelle à l'idée de révolution ? Quoi de plus profond, au contraire, et de plus persuasif, que ce grand mouvement qui s'opère à l'intérieur d'un homme heureux, équilibré, plein de force, et d'une sincère estime de soi-même (marque de la noblesse selon Ortega y Gasset) pour l'amener à la reconnaissance d'une misère commune, où il trouvera à la fois sa limitation et un épanouissement¹². » Jacques, c'est la tentation à laquelle il fallait résister. Antoine, c'est celui qu'il s'efforçait d'être.

De même, le silence obstiné de Jacques lorsqu'Antoine lui rend visite pour la première fois au pénitencier de Crouy, l'humilité traduite par ce mutisme, pouvaient-ils ne pas entrer en résonance chez Camus avec cet autre silence : celui de sa mère ? Pouvait-il ne pas retourner sur lui-même les propos qu'il prête à Jacques : « [...] il

11 – Albert Camus, Roger Martin du Gard, *Correspondance, 1944-1958*, Paris, Gallimard, pp. 218-252.

12 – *Ibid.*, p. 236.

n'y a pas d'ailleurs, ni de vie neuve, ou du moins d'ailleurs ni de vie sans hommes. Et pour qui veut sans cesse avoir raison, il se sentira toujours contre tous : on ne peut en même temps vivre parmi les hommes et avoir raison. Jacques ignore que le seul vrai progrès est au contraire d'apprendre à avoir tort tout seul¹³. » ? Camus savait d'expérience que le service de la vérité et celui de la liberté contraint pour un temps à avoir tort tout seul.

Lorsque Jacques, encore, revient après de longues années d'absence auprès de son père mourant et qu'il est bouleversé par le contact de ce corps, Camus écrit : « Un tel passage donne la vraie mesure d'un art qui ne veut se séparer de rien, et qui surmonte les contradictions d'un homme et d'une époque dans une acceptation obscure de l'anonymat. La communauté des douleurs, des luttes et de la mort, existe ; elle seule fonde l'espoir d'une communauté de joie et de réconciliation¹⁴. » C'est dans cette communauté, à mi-chemin de la justice et de l'injustice, que Camus trouve les sources profondes de son art.

Si « le principal objet du roman, c'est d'exprimer le tragique de la vie »¹⁵, avec quelle suprême maîtrise de son art Camus parvient-il à laisser s'échapper en toute pudeur ses crises, ses doutes et sa souffrance ! Le « démon de la fatuité »¹⁶ ne s'est jamais emparé de lui.

« Dans ce siècle où chacun *croit et affirme*, il n'était peut-être pas inutile qu'il y eût tout de même des *hésitants* qui *mettent en doute* et qui *interrogent* ; des indépendants, qui se dérobaient à la fascination des idéologies partisans [...] »¹⁷ Combien ces mots de Roger Martin du Gard sont-ils brûlants, appropriés à Camus !

13 – *Ibid.*, pp. 238-239.

14 – *Ibid.*, p. 252.

15 – *Ibid.*, Roger Martin du Gard, *Discours de Stockholm*, 10 décembre 1957, p. 202.

16 – *Ibid.*, p. 202.

17 – *Ibid.*

Du volume des Cahiers édités par L'Herne¹⁸, et comprenant quelques inédits, mais dont il serait trop long de tout citer, retenons spécialement un témoignage de la comédienne Catherine Sellers. Camus l'a choisie au début des années 1956 pour jouer dans *Requiem pour une nonne* alors qu'elle était toute jeune comédienne et qu'elle avait commencé à jouer en 1953. Car ce témoignage « Répéter avec Camus » dépasse largement la scène du théâtre. « [...] Quand je vois tout ce qu'il a fait, je pense quand même que ce n'est pas comme homme de théâtre que nous le regardons ; je pense que c'est l'homme total, l'écrivain, le combattant [...] il avait trop besoin de l'extérieur, besoin d'intervenir, il y a trop de causes qui le sollicitaient [...] »¹⁹.

Camus, avec ses contradictions, ses élans, ses passions, ses doutes, ses découragements, était un homme total. L'homme de la mesure avait un « désir de démesure »²⁰ qu'il pouvait réaliser au théâtre. Il aimait « les chefs-d'œuvre ratés », la *Vénise sauvée* de Simone Weil, *Empédocle* d'Hölderlin, le *Moïse* de Chateaubriand. Il aimait « ces grands acteurs aux yeux crevés, ces prophètes à la chaîne, ces magiciennes trépiquant sur leurs socques de bois »²¹. Ce qu'il cherchait en fonction d'une vision poétique, c'était le feu d'un personnage, son énergie, racontée par un corps. Car les comédiens sont des danseurs. Sur le personnage tragique, il indiquait « ni morosité, ni lassitude, ni tristesse. Énergie, allégresse dans le malheur ... Ne pas faire d'éclat. Garder ce ton crépusculaire. Dialogue horizontal, mais attention : pas triste, ni fatigué, ni éteint. *Crépusculaire peut aussi être brûlant*. Le personnage tragique porte son malheur avec une joie farouche, une énergie, comme une anémone : le cœur noir et toutes les couleurs de la vie »²². » Ce n'était pas définir un comédien, c'était définir un homme.

18 – L'Herne, *Camus*, dir. Raymond Gay-Crosier et Agnès Spiquel-Courdille, Paris, 2013, pp. 177-185.

19 – *Ibid.*, p. 180.

20 – *Ibid.*

21 – *Ibid.*, p. 181.

22 – *Ibid.*, p. 184. Nous soulignons.

Sur le personnage de Temple, il disait : « À partir d'ici, Temple est un peu comme une bobine qui se vide et, à la fin, elle est encore pleine²³. » Cette bobine qui se vide et qui se retrouve pleine, n'était-ce pas cet homme, Camus, Albert, qui se vidait avec les épreuves et la maladie et, chaque fois, repartait sous les couleurs de la vie ? Catherine Sellers est l'une des rares à avoir compris que Camus était un *poète*, comme nous en convainquent, s'il le fallait encore, les vibrations tantôt voluptueuses tantôt impétueuses de la langue, cette respiration, ce désir de vivre dans *Le premier homme*.

Vivre : ce n'est possible *qu'avec* ; avec les pays – l'Algérie, l'Espagne, l'Italie, la Grèce – et les êtres qui nous libèrent. « Mon effort constant, écrit-il à René Char, a été de repousser la solitude, la différence, l'intime. Je voulais être *avec*²⁴. » Impossible d'être libre contre les autres. Mais il ne faudrait pas confondre la liberté avec la délivrance. Dans *Absent de Paris*, Louis Guilloux citait cette phrase de Jean Grenier : « Nous sommes tous prisonniers et nous ne rêvons que de liberté quand c'est la délivrance qu'il nous faut. » Camus était en soif de délivrance. En écho peut-être à Paul Claudel, auteur du *Soulier de satin*, dont Camus goûtait le souffle lyrique « Délivrance aux âmes captives », et à ce dialogue entre Don Rodrigue appelant une troisième fois Prouhèze, et Don Camille : « Don Camille : L'amour se rit des lois. – Don Rodrigue « Cela ne les empêche pas d'exister. Quand je fermerais les yeux cela ne détruit pas le soleil. – Don Camille : L'amour se suffit à lui-même ! – Don Rodrigue : Et moi, je pense que rien ne suffit à l'amour ! Ah ! J'ai trouvé une chose si grande ! C'est l'amour qui doit me donner les clefs du monde et non pas me les retirer²⁵ ! »

23 – *Ibid.*

24 – Albert Camus, René Char, *Correspondance 1946-1959*, édition établie, présentée et annotée par Franck Planeille, Paris, éd. Gallimard, 2007, p. 49.

25 – Paul Claudel, *Le Soulier de satin*, Deuxième journée, Scène XI, in *Paul Claudel Théâtre II*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1956, p. 758.

« La vérité est qu'il faut rencontrer l'amour avant de rencontrer la morale. Ou sinon, les deux périssent²⁶. »

Si l'on n'a pas rencontré l'amour, l'on n'est pas délivré. Si l'on n'est pas délivré, l'on est livré à l'absurde. Mais la vie elle-même sépare de l'amour. Il n'y a d'autre issue que l'éclair ou la douleur.

« Ce qui équilibre l'absurde, c'est la communauté des hommes en lutte contre lui²⁷. »

Le jeudi 24 octobre 1946, il écrivait à Louis Guilloux : « T'ai-je dit que je suis allé à Lourmarin ? Trois jours, et je marchais sur ces collines et dans cette lumière, avec tant d'allégresse ! J'y ai tout oublié. [...] Je ne me sens content, et accompli, que dans une certaine lumière. Ce qui me poursuit et me dessèche, c'est l'époque. C'est elle qui m'empêche d'avoir la conscience tranquille, et d'aller jusqu'au bout de ma force. Mais il faudra bien régler cette question. Parce qu'après tout, il y a la lumière, la passion, la sainteté, les chats, l'amitié, *toutes choses qui ne sont pas dans l'histoire, et qui sont aussi vraies que le reste*²⁸. » La bobine qui se vide : « J'y ai tout oublié » et la sécheresse de l'époque. La bobine qui se remplit : la lumière, la passion, la sainteté, les chats, l'amitié, les collines du Lubéron, la mer qui l'a toujours « lavé de sa crasse²⁹. » Ironie de cet échange entre le méditerranéen et le briochin : Guilloux emmené à Tipasa le 8 mars 1948 par une matinée admirable, un ciel pur, des torrents de lumière, n'aspirait qu'à revoir les brumes briochines ; il se plaignait d'un excès de beauté, il manquait un ou deux petits nuages, alors que Camus, l'année précédente, n'avait pas été enthousiasmé par la Bretagne, qu'il découvrait.

26 – Albert Camus, René Char, *Correspondance 1946-1959*, Paris, éd. Gallimard, 2007, p. 48.

27 – Albert Camus, Louis Guilloux, *Correspondance 1945-1959*, Paris, éd. Gallimard, p. 35.

28 – *Ibid.*, pp. 58-59. Nous soulignons.

29 – *Ibid.*, p. 141.

Sans cette profusion de fruits aujourd'hui, sans cette moisson, nous nous sentirions bien seuls. Car comment exister par nous-mêmes sans ce solaire solitaire ?

Nous nous sentirions bien seuls loin de cette grande respiration du monde où les vignes et les oliviers, les lentisques et les genêts, les cyprès, les caroubiers, les bougainvilliers rosats, les hibiscus au rouge encore pâle, le vent sifflant sur le plateau de Djemila, l'odeur d'absinthe enivrante à Tipasa, le chant des cigales, les *Notes* de la terre, de la mer et du ciel forment un concert pour constituer notre sève nourricière en nous élevant à hauteur d'homme.

Nous nous sentirions bien seuls au milieu de la violence et du chaos du monde sans ce révolté qui a su flairer l'excès et le mensonge dans la révolution, et qui raisonne avec le cœur, comme Pascal. Oui, Camus nous parle au cœur. Exilé de l'intérieur, il sait que la *bonté* n'est point valeur périmée, que « tout le malheur de l'homme vient de ce qu'il ne sait pas prendre un langage simple »³⁰. Ce langage simple fait tant défaut à nos autoproclamés intellectuels d'aujourd'hui, ces professeurs de morale enseignant si bien la rhétorique. Ce sont sans doute ces mêmes pharisiens qui, en 1952, se sont érigés en Tribunal de l'Histoire pour condamner l'embourgeoisement, l'incompétence philosophique et les propos prétendument antistaliniens de l'auteur de *L'homme révolté*.

À rebours de ce « charnier intellectuel »³¹, dont les bouchers sont étouffés par l'air qu'ils respirent, nous préférons opposer la douceur de vivre à la douleur de ne pas vivre. Notre raison d'exister l'emporte sur celle de désespérer. Les couleurs penchées de l'automne viennent s'accorder aux fruits levés dans la chaleur de l'été.

Maintenant « il faut que les fruits roulent »³².

30 – *Ibid.*, p. 34.

31 – Albert Camus, René Char, *Correspondance 1946-1959*, Paris, éd. Gallimard, 2007, p. 116.

32 – *Ibid.*, p. 119.